

QUAND LA MER ENGLOUTIT LES TERRES



**ROSA
LUXEMBURG
STIFTUNG**

WEST AFRICA OFFICE

TANJA TABBARA

QUAND LA MER ENGLOUTIT LES TERRES

———— TANJA TABBARA





IMPRINT

Published by the Rosa-Luxemburg-Stiftung West Africa Regional Office

Author : Tanja Tabbara

Cover Illustration & Editorial design : Yessine Ouerghemmi

This publication or parts of it can be used by others for free as long as they provide a proper reference to the original publication. The content of this publication does not necessarily reflect the official opinion of the Rosa-Luxemburg-Stiftung. Responsibility for the information and views expressed therein lies with the authors.



ROSA LUXEMBURG STIFTUNG

WEST AFRICA OFFICE

En Casamance, des villages luttent pour leur survie

« *Là-bas, tout au loin, sous l'eau, se trouvait notre village.* » Anna Gueye désigne de la main un point à l'horizon. Les habitant-es ne peuvent même plus se recueillir sur les tombes de leurs mort-es, car le cimetière de ce village catholique est lui aussi submergé. Selon des spécialistes de l'environnement, la mer gagne ici environ un mètre par an. Dunes de sable, rizières, forêts de palmiers et de rôniers, baobabs et autres arbres ont déjà été engloutis par la mer.

Gnikine se trouve à l'extrémité de la Casamance, région fertile du sud du Sénégal, tout près de la frontière avec la Guinée-Bissau. Le cadre pourrait être idyllique : à l'embouchure du fleuve qui donne son nom à la région, le village s'ouvre sur l'immensité de l'Atlantique. Autrefois, d'épaisses mangroves bordaient les rives et les bras de l'estuaire. Elles aussi ont été fragilisées par le changement climatique, qui frappe la région de plein fouet. À l'échelle mondiale, le Sénégal compte parmi les pays qui ont le moins contribué à la crise climatique, mais qui en subissent lourdement les conséquences. Des écosystèmes entiers s'effondrent : les poissons perdent leurs sources de nourriture, les coquillages comme les huîtres, qui s'accrochent aux racines ou aux troncs des mangroves, disparaissent. Lorsque les mangroves meurent, leur système racinaire ne joue plus son rôle de rempart naturel contre l'eau salée. « *Aujourd'hui, l'érosion côtière détruit tout ce que nous avons. Elle détruit nos activités économiques, notre vie sociale et notre culture. Nous sommes en train de perdre l'endroit où nous vivons* », déplore Aissatou Ketou, de l'organisation CEAS – Sénégal (Centre Écologique Albert Schweitzer).

Nous parcourons l'Afrique de l'Ouest avec l'École du climat de la Fondation Rosa Luxemburg. Une trentaine d'étudiant-es et de militant-es sénégalais-es vont à la rencontre des communautés locales pour échanger sur le changement climatique et la manière dont elles s'adaptent à ses conséquences.

Le trajet en bus de Dakar à la Casamance est déjà une aventure en soi : nous mettons près de douze heures pour rejoindre Ziguinchor, la capitale de la Casamance. Après quelques heures de route, nous passons la frontière avec la Gambie ; une grosse corde posée au sol en indique le tracé. Ce tout petit pays

s'étire comme une langue étroite au cœur du Sénégal, bien plus vaste. Une garde-frontière gambienne s'adresse à nous en anglais. Après un court trajet à travers la Gambie, on repasse au français. Nous voici de retour au Sénégal, à l'entrée de la Casamance. Le paysage a sensiblement changé. À notre première

descente du bus, après une pluie crépitante, nous sommes accueilli-es par un air chaud, humide et épicé, avec un goût de menthe. Des pluies torrentielles alternent avec des périodes de soleil brûlant. Bien qu'il pleuve aujourd'hui

beaucoup moins qu'autrefois, les masses d'eau qui s'abattent sur la Casamance nous semblent impressionnantes. Tout s'arrête : les gens sont bloqués chez eux et les voitures ne peuvent plus circuler.

DES DIGUES CONTRE L'EAU DE MER

Le long de la côte passent des pirogues peintes dans des couleurs vives, qui leur donnent un air joyeux. Les femmes de Gninkine aimeraient disposer d'une telle embarcation : cela leur permettrait au moins de vendre leurs marchandises sur le marché voisin de Djembering. La pêche et la transformation du poisson étant de moins en moins rentables, elles doivent trouver d'autres sources de

revenus.

En raison de la salinisation croissante des sols, la culture traditionnelle du riz n'est quasiment plus envisageable. Sous l'effet de l'élévation du niveau de la mer, l'eau salée remonte dans le fleuve et se déverse sur les champs. Dans le même temps, les précipitations diminuent. Partout, on aperçoit des plaques de sel sur les champs desséchés et blanchis.

Lorsque nous sommes invité-es à prendre un repas au village, les femmes nous montrent un sac de 50 kilos de riz – importé du Pakistan. Il coûte 15 000 francs CFA sur le marché (soit environ 23 €). C'est nettement moins cher que le riz local, vendu 10 000 francs CFA (soit environ 15 €) le sac de 25 kg. Le riz cultivé sur place suffit tout juste à couvrir les besoins des paysannes et des paysans qui le produisent. . L'aménagement et l'entretien des rizières revêtent une importance culturelle particulière ; ce sont des lieux de rencontre et de solidarité, où les savoirs se transmettent de génération en génération. « *La riziculture est plus qu'une activité économique, plus qu'une forme d'agriculture de subsistance : c'est une pratique culturelle. Et c'est précisément ce qui rend la situation encore plus grave. Car cette culture du riz, pratiquée dans les zones basses, derrière les bras de mer et les mangroves, est au cœur de la vie locale* », m'explique Aissatou, du CEAS.

Pour faire l'aller-retour jusqu'à Djembering, Anna Gueye doit déboursier 40 000 francs CFA, soit environ 60 euros, afin de louer les services d'un piroguier. Une somme qu'elle ne peut pas assumer seule. Avant le transport, les femmes de Gninkine regroupent donc leurs marchandises. Celles-ci doivent pouvoir se conserver suffisamment longtemps jusqu'à l'arrivée au marché. Les oignons sont les plus adaptés, même s'il arrive qu'eux aussi s'abîment. Sur le marché de Djembering, Anna vend un kilo d'oignons à 500 francs CFA, soit un peu moins d'un euro. Le

commerce des légumes est donc loin d'être lucratif. Je me demande comment elle parvient ainsi à nourrir une famille de six enfants. « Avant, c'était plus facile, quand l'eau ne s'approchait pas encore aussi dangereusement de nous », soupire-t-elle en s'essuyant le front du dos de la main, tout en continuant à éplucher des oignons qu'elle jette dans une énorme bassine remplie d'eau. Aujourd'hui, un grand repas est prévu. Car si nous sommes venu-es dans son village, c'est aussi pour nous rendre utiles : ensemble, nous allons construire une digue destinée à retenir l'eau de mer. Des pieux sont d'abord plantés dans le sol, puis les espaces qui les séparent sont comblés avec des feuilles de palmier et des filets. Cette construction retient les bancs de sable et forme progressivement une barrière contre l'eau salée.

La soirée est paisible à Gnikine. Nous sommes tou-te-s assis-es autour de grands plats remplis de riz et de poulet. Une personne prend le poulet et en détache de petits morceaux qu'elle dépose devant les autres convives. Anna se réjouit de voir que tout le monde se régale.

L'AGROÉCOLOGIE, UNE AUTRE VOIE

Au centre agroécologique de Niaguis, à quelques kilomètres de Ziguinchor, la plus grande ville de Casamance, l'agricultrice Marie Augustine Djiba aide des femmes à renouer avec les pratiques agricoles de leurs ancêtres. Autrefois, les populations utilisaient exclusivement des semences paysannes, qu'elles s'échangeaient et qui résistaient aussi bien à la sécheresse qu'aux inondations. Le [gouvernement et le secteur privé misent au contraire sur des semences hybrides](#), qui doivent être achetées, [créent une dépendance à l'égard d'entreprises transnationales et sont moins adaptées aux conditions climatiques locales que les semences paysannes](#). Marie apprend également aux femmes à fabriquer des insecticides biologiques à base d'huile de neem. Une bibliothèque de semences est en cours de constitution. « *C'est notre trésor commun*, dit-elle. *Les semences paysannes appartiennent à la communauté et ne doivent pas être vendues à des fins lucratives.* »

Marie rêve de voir la Casamance redevenir le paradis verdoyant qu'elle était autrefois. L'agroécologie et la valorisation de savoirs locaux constituent à ses yeux une voie pour vivre et produire en harmonie avec la nature. Pour cela, on peut s'inspirer de la culture diola de Casamance, toujours présente dans la région. Celle-ci associe des modes de vie communautaires et la culture du riz à une profonde relation spirituelle avec la terre et la nature. Dans cette vision, il n'existe pas de séparation entre l'être humain et la nature : tout ce qui vit est considéré comme faisant partie d'un même ensemble. La protection de cet équilibre est traditionnellement assurée par [des rois animistes et d'autres autorités spirituelles](#). Selon la

tradition, les rois sont également chargés de redistribuer aux personnes les plus démunies une partie du riz provenant de parcelles familiales. Autrefois présent dans de nombreuses régions rurales d'Afrique, ce système de redistribution a été détruit par la colonisation et l'accaparement des terres.

Par son engagement, Marie s'inscrit pleinement dans l'héritage de ses ancêtres féminines. Dès le début des années 1940, Aline Sitoé Diatta s'est opposée à la domination coloniale française. Elle a appelé les paysans à la révolte et à la grève lorsque, en pleine guerre, les troupes françaises ont voulu réquisitionner la moitié de leur récolte de riz. À l'époque, l'administration coloniale cherchait également à remplacer la riziculture par la culture de l'arachide et elle y est partiellement parvenue. Aujourd'hui, l'arachide est le premier produit d'exportation du Sénégal, et le gouvernement souhaite consacrer de nouvelles superficies à cette culture de rente. Au bord des routes, les arachides sont aussi omniprésentes que les mangues juteuses et acidulées. Les mangues de Casamance sont considérées comme les meilleures du pays. La variété « Kent », très répandue dans les supermarchés allemands, pousse, elle aussi, en grande partie sur les terres fertiles de Casamance.

LE REcul DE LA PÊCHE ET DE L'OSTRÉICULTURE

À Niaguis, plusieurs étudiant-es nous ont présenté les résultats de leurs recherches sur les conséquences du changement climatique. La Casamance n'est pas la seule région menacée : au large, des îles, comme l'idyllique Mar Lodj, risquent de disparaître entièrement.

Pendant longtemps, la remontée vers la surface d'eaux profondes, froides et

« CE SONT ELLES QUI RÉCOLTENT LES HUÎTRES, FONT SÉCHER ET CONSERVENT LE POISSON, RAMASSENT LE BOIS ET VONT CHERCHER L'EAU.

riches en nutriments, en provenance de l'océan Atlantique a assuré aux populations côtières une pêche abondante. Mais l'affaiblissement de ce phénomène également appelé upwelling a changé la donne. Sensibles à la diminution des nutriments et à la hausse des températures, les poissons migrent vers le Nord. Les femmes n'ont donc presque plus de poissons à transformer et avec le dépérissement des forêts de mangrove, les huîtres se raréfient, elles aussi.

Aissatou Ketou du CEAS aide des femmes à développer des alternatives à l'ostréiculture traditionnelle. Elles aménagent des bassins artificiels pour l'élevage des huîtres et permettent ainsi aux mangroves de se régénérer. Elles se forment également aux méthodes agroécologiques de maraîchage.

Dans les villages côtiers de Basse-Casamance, comme Diogué, Couba et Mantate, le CEAS accompagne des femmes dans le développement d'activités durables et susceptibles de leur procurer de nouveaux revenus. Car l'érosion côtière et la salinisation les privent peu à peu de leurs moyens de subsistance. « *Ce sont elles*



qui récoltent les huîtres, font sécher et conservent le poisson, ramassent le bois et vont chercher l'eau. Or, ce sont précisément ces ressources essentielles qui sont aujourd'hui touchées par le changement climatique », explique Aissatou.

À la crise climatique s'ajoute la surpêche, qui menace elle aussi les moyens de subsistance des populations de Casamance. Les flottes européennes et asiatiques, notamment, ont contribué à la diminution des stocks de poissons au large des côtes ouest-africaines.

La crise de la pêche a également des répercussions sur les comportements migratoires. La diminution des rendements et l'instabilité des revenus poussent notamment les jeunes des communautés côtières à chercher ailleurs de nouvelles sources de revenus et d'autres perspectives d'avenir, quitte à entreprendre , au péril de leur vie, la [traversée vers les îles Canaries](#).

REBOISER POUR LUTTER CONTRE L'ÉROSION

Abybatou Sagna est une militante écologiste passionnée. L'énergie et l'enthousiasme d'« Aby » sont communicatifs. Le dernier jour de l'École du climat, elle prend la tête de la manifestation organisée à Ziguinchor et galvanise la foule : « *Pour la reconnaissance des savoirs locaux et pour la justice climatique !* », lance-t-elle depuis un véhicule équipé de haut-parleurs. Avec son organisation, le Club Changement Climatique du Sénégal, elle mène des actions de sensibilisation, mais s'engage avant tout en faveur du reboisement. Chaque année, elle plante ainsi des arbres pour lutter contre l'érosion des sols.

« *Si je surprends quelqu'un en train d'abattre illégalement des arbres, je le dénonce immédiatement* », s'indigne Aby. Pendant des décennies, l'exploitation illégale du bois en Casamance a notamment servi à [financer des groupes rebelles du Mouvement des Forces démocratiques de la Casamance \(MFDC\)](#). À partir des années 1980, ce mouvement séparatiste a combattu pour l'indépendance de la Casamance, région longtemps marginalisée sur les plans politique et économique. Malgré les négociations de paix de 2022 et 2025, cette surexploitation lucrative continue de menacer gravement l'avenir de l'écosystème régional.

Les collectifs de femmes jouent un rôle moteur dans la sauvegarde des forêts de mangrove. Au prix d'un travail minutieux et éprouvant, elles patagent dans la vase des forêts de mangrove pour recueillir les graines arrivées à maturité. Elles organisent de grandes journées d'action collective pour planter des milliers de semis dans les sols boueux et salinisés et combler ainsi les trouées de cet écosystème. Elles surveillent ensuite leur croissance et les protègent contre l'abattage illégal.

Ce voyage d'étude nous aura surtout montré une chose : les dérèglements climatiques provoqués par nos modes de vie dans les pays du Nord ont des répercussions précisément dans des régions où les populations, loin de surexploiter la nature, traitent les écosystèmes avec respect. Nous avons beaucoup à apprendre d'elles.